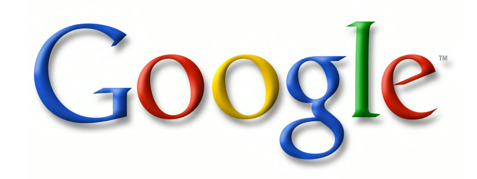
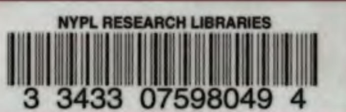




~~C. Robinson~~

RFR
Bureau

LE

Bureau Typographique;

LIVRE ÉLÉMENTAIRE,

À L'USAGE DES ENFAN.

ORNÉ DE 24 JOLIS TABLEAUX

DES ARTS & MÉTIERS,

Propres à intéresser la Curiosité des Enfans, et à leur faire aimer la Lecture;

À LONDRES:
Au Magazin des Enfans, chez DIDIER & TEBBETT,
75, St. James's-Street, Pall-Mall.

De l'Imprimerie de C. SPILSBURY, Angel-Court, Snow-Hill.

1805.

rSL

EXPLICATION

D'UN

JEU DE LETTRES ET DE MOTS,

Propre à donner agréablement les premières Notions de Lecture aux ENFANS.

LE grand art de l'instruction est moins de donner de bonnes leçons, que de les faire aimer. Rien n'est plus dangereux que d'inspirer de l'ennui aux enfans, quand on peut prendre avec eux une autre route. Quand une fois on leur a rendu l'étude odieuse, on ne fait plus que les tourmenter, sans qu'ils en retirent un grand profit. Je n'ignore pas, et l'expérience nous force d'en convenir, qu'il est nombre d'enfans qu'on ne peut instruire que par une contrainte continuelle; mais il n'en faut pas moins alléger la chaîne qui les retient: il faut les encourager, leur rendre justice avec plaisir quand ils le méritent, leur laisser croire qu'ils ont quelquefois assez bien rempli leur devoir, pour ne pas les décourager, et sur-tout semer quelques fleurs sur un travail dont ils ne connaissent pas encore tout l'avantage. C'est sur-tout dans les commencemens qu'il faut cacher les épines sous les roses; car c'est presque toujours de nos premières impressions que dépendent nos goûts et nos inclinations pour toute la vie. Faites un jeu de l'étude, et l'enfant vous écoutera sans peine, et s'instruira sans s'en appercevoir.

On a imaginé nombre de jeux pour intéresser les enfans aux premiers élémens de la lecture. Les plus simples sont les meilleurs. Il suffit de quelques cartes sur lesquelles sont d'abord des lettres seules, ensuite des syllabes, et enfin des mots. On les remet à l'enfant pour s'en amuser ; on les lui fait jeter sur une table, l'une après l'autre, en lui demandant de les nommer. S'il y a plusieurs enfans, on leur donne à chacun un paquet, et ils jouent tour-à-tour. On marque les fautes, et celui qui en a fait le moins est le vainqueur. On lui donne une petite récompense. Voilà un jeu, un amusement qui viendra tout aussi vif que les autres. On ne s'appercevra jamais que c'est une leçon que vous voulez donner ; et cependant on s'instruira, on saura toutes les lettres, épeler et lire les mots. Alors on aura recours au livre qui d'abord aurait rebuté ; on montrera des estampes : elles plaisent toujours aux enfans ; ils voudront en avoir l'explication ; on les engagera doucement à la lire ; la curiosité les y portera naturellement ; et par ces moyens faciles, qui ne demandent qu'un peu de patience et de douceur, on aura conduit les enfans jusqu'à lire assez couramment ; et, ce qui est plus avantageux encore, on leur aura rendu agréable l'entrée du sanctuaire même des sciences ; ce qui ne contribuera pas peu à applanir les difficultés de la longue route qui reste encore à faire.

LE BUREAU
TYPOGRAPHIQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

LEÇON I.

A a	B b	C c	D d	E e
F f	G g	H h	I i	J j
K k	L l	M m	N n	O o
P p	Q q	R r	S ſ s	T t
U u	V v	X x	Y y	Z z

LEÇON II.

A, E, I, O, U, Y.

B, C, D, F, G, H, J, L, M, N, P, Q, R, S, T, V, X, Y, Z, K.

a, e, i, o, u, y.

b, c, d, f, g, h, j, l, m, n, p, q, r, ſ, s, t, v, x, z, k, &.

ſi, ſl, ſſi, ſt, ſſ, fi, ffi, ff, fl, ffl, ct, æ, œ, w.

Be, ce, de, fe, ge, he, je, le, me, ne, pe, que, re, ſe, te, ve, xe, ze, ke.

ab	eb	ib	ob	ub
ac	ec	ic	oc	uc
ad	ed	id	od	ud
af	ef	if	of	uf
ag	eg	ig	og	ug
al	el	il	ol	ul
am	em	im	om	um
an	en	in	on	un
ap	ep	ip	op	up
aq	eq	iq	oq	uq
ar	er	ir	or	ur
as	es	is	os	us
at	et	it	ot	ut
av	ev	iv	ov	uv
ax	ex	ix	ox	ux
az	ez	iz	oz	uz
ak	ek	ik	ok	uk

P, h, v, q, b, n, o, y, a, m, g, r, ſ, s, i, f, x, e, t, z, l, u, p, q, d, &, c, k.

LEÇON III.

SYLLABAIRE.

a	e	i	o	u
ha	he	hi	ho	hu
ba	be	bi	bo	bu
ca	—	—	co	cu
ka	ke	ki	ko	ku
qua	que	qui	quo	quu
da	de	di	do	du
fa	fe	fi	fo	fu
pha	phe	phi	pho	phu

ga	gue	gui	guo	gu
ja	je	ji	jo	ju
gea	ge	gi	geo	—
la	le	li	lo	lu
ma	me	mi	mo	mu
na	ne	ni	no	nu
pa	pe	pi	po	pu
ra	re	ri	ro	ru
rha	rhe	rhi	rho	rhu
sa	se	si	so	su
ça	ce	ci	ço	çu
ta	te	ti	to	tu
tha	the	thi	tho	thu
va	ve	vi	vo	vu
xa	xe	xi	xo	xu
za	ze	zi	zo	zu

bla	ble	bli	blo	blu
bra	bre	bri	bro	bru
cha	che	chi	cho	chu
cla	cle	cli	clo	clu
cra	cre	cri	cro	cru
dla	dle	dli	dlo	dlu
dra	dre	dri	dro	dru
fla	fle	fli	flo	flu
fra	fre	fri	fro	fru
gla	gle	gli	glo	glu
gra	gre	gri	gro	gru
pra	pre	pri	pro	pru
spa	spe	spi	spo	spu
sta	ste	sti	sto	stu
tla	tle	tli	tlo	tlu
tra	tre	tri	tro	tru
vla	vle	vli	vlo	vlue
vra	vre	vri	vro	vru

LEÇON IV.

SYLLABES NASALES,

Ou qui se prononcent un peu du Nez.

an .... plan
ean .... jean
en .... men-tir
in .... vin
ain .... main
ein .... des-sein
on .... bon
eon .... plon-geon
un .... au-cun
eun .... à jeûn
um .... hum-ble

VOYELLES COMPOSÉES,

Ou Réunion de plusieurs Voyelles qui ne forment qu'un Son.

ea .... man-gea
ai .... mai-son
au .... au-teur
eau .... ta-bleau
aux .... maux
eo .... geo-lier
eu .... feu
œu .... vœu
ou .... ge-nou

LEÇON V.

DIPHTONGUES,

Ou Réunion de deux Sons qui ne forment qu'une Syllabe.

ia .... liard
ie .... ciel
io .... fio-le
oe .... moële
ue .... é-cuel-le
ui .... nuit
ieu .... dieu
ion .... ai-mions
oin .... loin

SONS MOUILLÉS.

ail	bail ba-taille
eil	so-leil gro-seille
euil	che-vreuil
œil	œil-let
ille	fille gen-tille ba-bille
ouil	que-nouille pa-trouille gre-nouille
gn	rè-gne pei-gne oi-gnon

LEÇON VI.

ACCENS,

Ou petits Signes qui changent le Son des Voyelles.

ac-cent ai-gu (´) . . { *é-té* / *vé-ri-té* / *té-mé-ri-té* }

ac-cent gra-ve (`) . . { *ac-cès* / *mè-re* / *suc-cès* / *pro-cès* }

ac-cent cir-con-flê-xe (^)

â . . . . *crâ-ne*

ê . . . . { *fê-te* / *mê-me* }

î . . . . { *a-bî-me* / *maî-tre* }

ô . . . . *a-pô-tre*

û . . . . *flû-te*

LEÇON VII.

MOTS LES PLUS FACILES À ÉPELER.

Sons composés.

mon	car
ton	cor
nos	dos
mou	ver
moi	mal
toi	tel
soi	au
lui	jou-jou
mur	

Sons plus composés.

mien	vent
tien	loin

sien	verd
lourd	leur
leurs	doit
corps	voit
vous	liard
nous	pied
eau	dieu
peau	fier
peaux	jouer
maux	puant
louis	suer
gain	muet
frein	nuit
long	juin
court	foin
dans	pion
dont	fouet

ta-che	tâ-che
ter-re	tê-te
u-ne	ur-ne
va-gue	va-leur
vif	vi-ve
zè-le	zé-lé

LEÇON IX.

MOTS PLUS DIFFICILES À ÉPELER.

in-di-gna-ti-on	vo-lail-le
pa-ti-en-ce	ail
in-di-vi-si-bi-li-té	co-quil-la-ge
	li-ma-çon
or-phe-lin	cu-ir
i-ne-xo-ra-ble	é-pi-lep-sie

scor-pi-on	fau-teuil
zo-di-a-que	feuil-le
pa-trouil-le	ex-cel-lent
ci-trouil-le	phra-se
bouil-li	prin-tems

SIGNES DE PONCTUATION.

vir-gu-le (,)
point et vir-gu-le (;)
deux points (:)
point (.)
point d'in-ter-ro-ga-tion (?)
point d'ex-cla-ma-tion (!)
a-pos-tro-phe (') qui se met à la pla-ce d'une voy-el-le sup-

pri-mée, com-me dans ces mots : *l'ar-bre* pour *le ar-bre, l'a-mi* pour *le a-mi, l'hom-me* pour *le hom-me.*

Cé-dil-le (,) pe-tit si-gne qui se met sous la let-tre *c* de-vant *a, o u,* et qui la fait pro-non-cer com-me *s* : *leçon.*

Tréma (¨) qui a-ver-tit de pro-non-cer la voy-el-le sur la-quel-le il se trou-ve, sé-pa-ré-ment de la let-tre qui suit : *haïr,* com-me *ha-ir,* et non com-me *hair.*

LEÇON X.

Le feu, la ter-re, la mer, le so-leil, la lu-ne, les é-toi-les, les nu-a-ges, les ray-ons, le vent, la plu-ie, le ton-ner-re, l'é-clair, la grê-le, la fou-dre, la nei-ge, la ge-lée, la gla-ce, le ver-glas, la ro-sée, le brouil-lard, le trem-ble-ment de ter-re, le chaud, le froid.

Le jour, la nuit, le ma-tin, au-jour-d'hui, hi-er, de-main, a-vant hi-er, a-près de-main

U-ne se-mai-ne, un mois, un an, le prin-tems, l'é-té,

l'au-tom-ne, l'hi-ver, la moisson, les ven-dan-ges, le point du jour, le cou-cher du so-leil, l'au-ro-re, le cré-pus-cu-le, la lu-mi-è-re, les té-nè-bres.

Ce qui sert à la Nourriture.

Du pain, de l'eau, du vin, de la vi-an-de, du pois-son, du bouil-li, du rô-ti, de la sa-la-de, du fro-mage, du beurre, du lait, des œufs, des pois, des fè-ves, des choux, du riz, des pom-mes, des pê-ches, des a-bri-cots, des ce-ri-ses, des gro-seil-les, des

pru-nes, des frai-ses, des rai-sins, des con-fi-tu-res, des noix, des noi-set-tes, des o-ran-ges.

Les Membres de la Famille.

Le pè-re, la mè-re, le fils, la fil-le, le frè-re, la sœur, l'on-cle, la tan-te, le ne-veu, la ni-è-ce, le cou-sin, la cou-si-ne, le beau-pè-re, la bel-le-mè-re, le gen-dre, la bru, le grand-pè-re, la grand'-mè-re, le pe-tit-fils, la pe-ti-te-fil-le, le par-rain, la mar-rai-ne, le fil-leul, la fil-leu-le.

LEÇON XI.

PHRASES à ÉPELER.

J'ai-me mon pa-pa.

Je se-rai bien sa-ge, et l'on m'ai-me-ra bien.

J'i-rai me pro-me-ner tan-tôt, si le tems est beau.

Quand j'au-rai bien lu ma le-çon, on me don-ne-ra des dra-gées.

FABLE à ÉPELER.

Le Moineau et ses Petits.

Un Moi-neau a-vait pla-cé son nid dans le trou d'un mur. Au-cu-ne bê-te mal-fai-san-te n'y pou-vait par-ve-nir.

Le Moi-neau é-le-vait tran-quil-le-ment sa fa-mil-le. Il au-rait é-té heu-reux, si ses pe-tits eus-sent vou-lu l'é-cou-ter; mais à cha-que ins-tant ils ve-naient sur le bord du nid; le pau-vre oi-seau trem-blait, dans la crain-te de les voir tom-ber.

Il vou-lait les fai-re re-te-nir dans le fond du nid, mais ils ne le vou-laient point.

Un jour qu'il é-tait sor-ti, ils se fi-rent un plai-sir de lui dés-o-bé-ir. Ils s'é-loi-gnè-rent plus que les pre-mi-è-res fois ; ils fu-rent si loin, qu'ils

tom-bè-rent par ter-re. Ils n'a-vaient pas en-co-re de plu-mes aux aî-les ; ils ne pu-rent se sau-ver.

A-lors ils se re-pen-ti-rent bien de leur im-pru-den-ce ; mais il n'é-tait plus tems.

Un gros chat qui pas-sait par là les vit ; il n'a-vait pas dî-né, et il les cro-qua sur le champ. Ce fut ain-si qu'ils fu-rent pu-nis de leur dés-o-bé-is-san-ce.

Ce-la vous ap-prend, en-fans, qu'il faut o-bé-ir à vos pè-res et mè-res.

LEÇON XII.

PHRASES à ÉPELER.

J'i-rai tan-tôt dans le parter-re, et je choi-si-rai des fleurs pour en fai-re un bouquet à ma-man.

Je suis bien con-tent de ma jour-née d'hi-er, car j'ai bien lu, j'ai bien o-bé-i, et ma-man, qui me ré-com-pen-se toujours quand je fais bien, m'a don-né deux bai-sers et un ex-cel-lent gâ-teau.

Oh ! que c'est un grand plai-sir pour moi, que de

sau-ter et de cou-rir dans les champs quand il fait beau, et que j'ai bien con-ten-té pa-pa et ma-man !

Quand je sau-rai bien li-re, je li-rai tout seul de jo-lis con-tes, comme ceux qu'on me ra-cón-te quel-que-fois, et qui m'a-mu-sent tant.

Il faut bien met-tre à pro-fit sa jeu-nes-se, pour pou-voir jou-ir de son tra-vail dans l'âge mûr.

LEÇON XIII.

FABLE à ÉPELER.

L'Enfant et le Serpent.

Un en-fant, qui jou-ait près d'un buis-son de ro-ses, a-per-çut un ser-pent. Oh! la jo-lie bê-te! s'é-cri-a-t-il en sau-tant de joie; el-le cou-che par-mi les fleurs. Mais quoi! el-le bâil-le; el-le a faim. Oh! donnons-lui bien vî-te un peu de mon pain et de mes con-fi-tu-res.

Ain-si par-le le pau-vre en-fant, qui ne sait pas en-core

ce que c'est qu'un ser-pent, et il se hâ-te de ten-dre quel-que-cho-se à la bê-te per-fi-de.

Le ser-pent ne voit pas plu-tôt la main qui veut lui fai-re du bien, qu'il se jet-te des-sus, et la dé-chi-re de ses dents ve-ni-meu-ses.

Tâ-chez de ren-dre ser-vi-ce aux mé-chans; ils s'em-pres-sent de vous fai-re du mal.

LEÇON XIV.

PHRASES à LIRE.

AMÉDÉE.

Dépêchons-nous, ma sœur, d'étudier et de lire notre leçon. Tu sais que maman nous a promis une petite boîte de dragées, quand nous aurions lu, si elle était contente de nous.

VIRGINIE.

Mais, mon frère, ce n'est donc que pour la boîte de dragées que tu veux bien étudier et bien lire ?

AMÉDÉE.

Mais une boîte de dragées ! songe dônc que c'est beaucoup à la fois.

VIRGINIE.

Oui ; mais contenter maman, comptes-tu cela pour rien ? Penses-tu que cela ne vaille pas mieux encore que tes dragées ?

AMÉDÉE.

Oh ! oui, ma sœur ; mais les dragées ne feront pas mal par-dessus le marché.

VIRGINIE.

Tu ne fais rien que pour l'intérêt, mon frère.

AMÉDÉE.

Ah mon Dieu ! ne voudrais-tu pas me faire accroire que tu ne croques pas les dragées, avec plaisir quand tu en as ?

VIRGINIE.

Oh ! cela n'est pas beau de desirer de bien faire pour être récompensé.

AMÉDÉE.

Je te demande s'il est bien plus beau de te croire meilleure que ton frère ? Tu n'as que de l'orgueil, ma sœur ; et tu crois valoir mieux que moi, parce que j'avoue que

je suis friand de dragées, et que je le dis franchement. La différence qu'il y a entre nous, c'est que tu les manges sans en rien dire.

VIRGINIE.

Ah, mon frère! voilà que tu vas te fâcher. Eh bien! pour te prouver que je pense comme je parle, c'est que je te cède mes dragées, si tu veux me céder le baiser que maman t'a promis comme à moi.

AMÉDÉE.

Non pas, non pas! Les dragées paraîtraient amères si

maman ne me donnait point un baiser. Je veux l'un et l'autre, quoi que tu en dises.

VIRGINIE.

Eh bien ! je t'avoue que c'était un piège que je te tendais ; je vois maintenant que nous pensons l'un comme l'autre. Embrassons-nous.

LEÇON XV.

LE PETIT GARÇON ET L'OISEAU VERT JAUNE ET ROUGE.

CONTE MORAL.

Il y avait une fois un petit garçon qui passait presque tous ses jours à chercher des nids d'oiseaux, ou à tendre des lacets aux pères et aux mères qui portaient la becquée à leurs nouvelles couvés. Quand il avait attrappé uelques malheureux oiseaux, il s'amu-

sait à les faire voler, après leur avoir attaché un long fil à la patte ; il finissait toujours par les faire mourir.

Oh ! que cela est méchant de faire ainsi mourir ces pauvres oiseaux, qui ne font de mal à personne ! disaient les autres enfans. Bah ! répondait le petit garçon, je m'en moque bien ! cela m'amuse.

Un jour il prit un joli oiseau, qui était vert, rouge, et jaune. Je vous demande un peu comme il était content ? Hélas ! dit l'oiseau vert rouge et jaune, vous m'allez donc faire mourir aussi ? Tiens ! s'écria le petit

garçon, mon oiseau parle ! Voulez-vous me donner la liberté ? reprit l'oiseau. Oh ! non pas ! répliqua le petit garçon ; tu parles trop bien, et tu as un trop beau plumage, pour te laisser aller ainsi : d'ailleurs, je t'ai pris, tu m'appartiens. L'oiseau garda le silence, bien convaincu qu'il n'obtiendrait rien du méchant enfant.

Le soir de ce même jour, le petit garçon jouait dans un bois voisin ; tout-à-coup voilà un grand géant qui paraît à travers les arbres. Ce petit garçon fit un cri de toute sa

force, et voulut s'enfuir : mais le géant fit un seul pas de plus, et présenta une barrière insurmontable avec son soulier : car, voyez-vous bien, le petit bon-homme n'étoit pas plus haut que la cheville du pied du géant. Celui-ci se baissa, prit l'enfant entre son pouce et son premier doigt, et l'éleva à la hauteur de ses yeux. Le malheureux criait à perdre haleine.

Tiens, dit le géant d'une voix de tonnerre, ma petite bête crie !

Hélas ! reprit l'enfant, mon-

sieur le géant, je ne suis pas une petite bête, mais un infortuné petit garçon qui vous supplie en grace de lui donner la vie. —

Comment! dit le géant en faisant un saut de joie par-dessus le plus grand arbre du bois, ma petite bête parle !

Oh ! je vous en pric, dit à mains jointes le petit garçon, rendez-moi la liberté.

Non pas, non pas, répondit le géant, tu parles trop bien et tu es trop gentil, pour que je me prive ainsi du plaisir de t'avoir. Ce compliment n'était

pas de nature à réjouir le petit garçon.

Te souviens-tu, continua le géant, que tu en as dit ce matin autant à l'oiseau vert rouge et jaune? D'ailleurs, je t'ai pris, tu m'appartiens.

Oh! je n'étais qu'un méchant qui abusais de ma force. Je le sais bien, reprit le géant, et je pourrais bien abuser de la mienne aussi; si l'envie m'en prenait, je pourrais même te faire mourir. Je serai plus juste. Je veux seulement t'apprendre qu'on est bien méchant quand on fait le mal

parce qu'on peut le faire. Va mettre l'oiseau vert rouge et jaune en liberté, et ne t'avise plus d'en faire périr tant d'autres, comme tu as fait jusqu'à présent.

Vous pensez bien que le petit garçon ne se le fit pas dire deux fois. Il fut donner la volée à son joli oiseau, et se souvint toute sa vie que pour ne pas mériter le mal qu'on nous fait, il n'en faut point faire soi-même.

A. A gri cul teur.



SECONDE PARTIE.

HISTOIRE

Des Arts et Mètiers gravés dans ce Livret.

LEÇON I.

A. Agriculteur.

C'est ainsi que l'on appelle l'homme qui cultive la terre, fait venir le blé et les autres grains qui nous nourrissent.

L'agriculture est le premier des arts, parce qu'il est le plus utile. Le premier besoin de l'homme est de se nourrir; le reste ne vient

qu'après ; voilà pourquoi l'agriculture est la base de la société. Respectez donc l'homme qui s'y livre, comme étant le plus utile à ses semblables.

Il mérite notre reconnaissance sous un autre rapport encore ; c'est que ses travaux sont pénibles, et qu'ils durent toute l'année. A peine la moisson est-elle finie, que l'Agriculteur attèle ses bœufs à sa charrue et laboure la terre ; il sème ensuite. Pendant ce tems-là, l'hiver vient ; cette saison ne lui laisse point de repos. Il porte alors du fumier dans les champs où il n'a rien semé. Ce fumier rend à la terre sa force et sa graisse, qu'elle avait épuisées en produisant.

Au printems on donne le premier

labour, qui enterre le fumier, ou bien on sème les avoines, les orges et plusieurs autres grains. Pendant l'été on n'est pas plus heureux. —

Enfin vient la moisson : les blés sont jaunis, la paille est sèche, le grain est mûr : c'est alors que commencent les travaux les plus rudes ; toute la campagne est en mouvement ; on coupe les blés, on fauche les avoines, on les lie en bottes, on les porte dans la grange. Il fait une chaleur excessive ; mais les momens sont précieux ; il ne faut point les perdre ; et depuis le point du jour jusqu'à la nuit, le moissonneur, courbé vers la terre, répand ses sueurs pour assurer l'existence à ses semblables. Oh ! respectez l'homme des champs ;

car ses travaux sont aussi durs pour lui que nécessaires à la société.

LEÇON II.

B. Boulanger.

Nous venons de nous entretenir de l'homme qui fait venir le blé ; nous parlerons dans la suite de celui qui le réduit en farine : disons un mot de celui qui en fait le pain que nous mangeons.

Le Boulanger est aussi un homme très-utile : voici comment il fait le pain.

Il a une espèce de coffre qu'on appelle pétrin. C'est dans ce cof-

B. Bou lan ger.



qu'après ; voilà pourquoi l'agriculture est la base de la société. Respectez donc l'homme qui s'y livre, comme étant le plus utile à ses semblables.

Il mérite notre reconnaissance sous un autre rapport encore ; c'est que ses travaux sont pénibles, et qu'ils durent toute l'année. A peine la moisson est-elle finie, que l'Agriculteur attèle ses bœufs à sa charrue et laboure la terre ; il sème ensuite. Pendant ce tems-là, l'hiver vient ; cette saison ne lui laisse point de repos. Il porte alors du fumier dans les champs où il n'a rien semé. Ce fumier rend à la terre sa force et sa graisse, qu'elle avait épuisées en produisant.

Au printems on donne le premier

tre qu'on met la farine, que l'on délaie avec de l'eau, et dont on fait une pâte assez ferme. On a eu soin de délayer en même tems avec cette pâte le levain. Le levain est un morceau de pâte aigri et que l'on conserve depuis quelques jours: mêlé à la pâte nouvelle, il la fait fermenter, c'est-à-dire gonfler, ce qui la rend plus légère, et donne au pain ces yeux ou trous dont il est rempli. Sans le levain, la pâte resterait mate, et le pain serait lourd, dur, et n'aurait point cette saveur qui nous le rend agréable.

Quand la pâte est bien pétrie, on la coupe par morceaux, auxquels on donne la forme que le pain doit avoir; on met ces morceaux dans des corbeilles, que l'on place dans

un endroit un peu chaud, pour laisser à la pâte le tems de lever ou de se gonfler, comme nous l'avons dit.

C'est dans cet intervalle que l'on chauffe le four, c'est-à-dire que l'on fait brûler dedans une certaine quantité de bois. Quand il est assez échauffé, on en retire les cendres et les charbons, et on y place les morceaux de pâte, qui bientôt prennent une belle couleur dorée et appétissante. La chaleur pénètre sous cette croûte, et le pain cuit sans brûler. Quand il est bien cuit, on le retire avec une pelle de bois, et c'est alors qu'il sert à nos besoins.

C. Char ron.



LEÇON III.

C. Charron.

Le Charron est l'ouvrier qui fait des charrettes, des chariots, des charrues. Le Charpentier travaille, comme lui, le bois, mais d'une autre manière; c'est lui qui fait le comble des maisons, les solives, etc. Le Menuisier met également le bois en œuvre : mais son travail est bien plus délicat, et demande beaucoup plus d'art : il fait les meubles et toutes les boiseries des appartemens. Le Tourneur a encore une autre partie; il arrondit le bois, fait des

chaises, des lits et plusieurs ouvrages de ce genre.

De tous ces ouvriers, le Charron paraît, en quelque sorte, le moins industrieux ; mais il n'est pas le moins nécessaire, et tient par conséquent une place distinguée parmi les hommes utiles. Le plus difficile de son travail est de faire une roue: il emploie ordinairement pour cet ouvrage du bois d'orme, parce qu'il est dur, serré, et ne se fend point. Il fait d'abord plusieurs morceaux qu'il évide un peu avec sa hache et sa plane ; ces morceaux se nomment jantes ; il réunit ensuite tous ces morceaux un peu courbés, et en forme une roue, au moyen de plusieurs rayons qui vont des jantes au noyau, ou gros morceau de bois

percé et arrondi qui se trouve au milieu.

Sur deux roues il monte une charrette, et voilà de quoi rentrer les moissons dans les granges, porter les fruits à la ville, et rendre mille autres services aussi importans. Vous voyez comment les métiers les plus grossiers en apparence, sont précisément ceux dont il serait le plus difficile de se passer.

LEÇON IV.

D. Distillateur.

C'est le Distillateur qui tire du vin l'eau-de-vie, et qui fait nombre d'autres liqueurs. Il sait aussi exprimer des fleurs des odeurs délicieuses ; ainsi l'eau de rose, de jasmin, ou d'œillet, grace au distillateur, nous font jouir au cœur de l'hiver des parfums de la rose, du jasmin, et de l'œillet.

Lorsque l'on veut avoir la quintessence d'une liqueur, on met cette liqueur sur le feu, et c'est la vapeur ou la fumée humide qui s'en élève, et que l'on conduit dans

D. Dis til la teur.



un autre vase par le moyen d'un tuyau, qui forme cette quintessence. On agit de même pour avoir les odeurs des fleurs.

E. Epicier.

L'Epicier est ainsi nommé, parce qu'il vend des épices, telles que poivre, gérofles, muscades : il vend aussi des drogues, des aromates, de la cannelle, du sucre, des huiles, du vinaigre, et nombre d'autres denrées qui entrent dans nos premiers besoins.

Remarquez bien comment, dans la société, l'interêt des hommes a tout disposé avec un art admirable ; les uns fabriquent les marchandises, les autres les vendent, et ainsi chacun est occupé, et trouve à gagner de quoi subsister.

Vous ne vous doutez pas com-

E. E pi ci er.



bien il a fallu de peines, de travaux, de voyages, et de risques, pour approvisionner le magasin seul de l'Epicier qui est au coin de votre rue ! Bornons-nous seulement au sucre : il a fallu aller couper en Amérique la canne d'où on le tire. Pour le préparer, on s'est servi des hommes noirs de l'Afrique ; et que de sueurs n'ont pas répandu ces infortunés pour nous procurer quelques minutes de volupté !

LEÇON V.

F. Ferblantier.

Vous connaissez le fer-blanc. C'est une espèce de fer plus doux que l'autre, que l'on aplatit, et qui est à peine plus épais qu'une feuille de papier.

L'ouvrier qui le met en œuvre s'appelle Ferblantier ; il fait avec ce fer nombre d'ustensiles, sur-tout de cuisine, tels que des assiettes, des vases, des écumoires, des lèchefrites, des casseroles, etc.

F. Fer blan ti er



G. Gazier.

Qu'il est joli, ce voile transparent ! C'est de la gaze. Comme elle produit un agréable effet lorsqu'elle est placée sur une robe rose ou bleue ! C'est une parure agréable dont les dames savent tirer un grand parti.

Le Gazier fait la gaze à-peu-près comme le Tisserand fait la toile, à la différence qu'il écarte beaucoup plus les fils, et qu'il met dessus un apprêt ou gomme qui les tient à une distance égale, et donne à la gaze une fermeté qui lui est nécessaire.

LEÇON VI.

H. Horloger.

Le soleil marque les heures du jour ; mais quand il ne brille pas, on ignorerait l'heure qu'il est, si on n'avait pas trouvé le moyen de les marquer exactement.

Avant que les horloges, les pendules et les montres fussent inventées, on ne connaissait que les cadrans solaires, les sabliers et les clepsydres, ou horloges d'eau.

Le cadran solaire est trop connu pour en parler.

Le sablier est composé de deux espèces de petites bouteilles réunies

H. Hor lo ger.



par les goulots, ou formées d'une seule pièce. On met une certaine quantité de sable dedans; il passe par le goulot d'une bouteille dans l'autre; et suivant la quantité de sable, il est une demi-heure ou une heure à couler. Quand il est vide d'un côté, on renverse le sablier, et le sable recommence à couler.

L'horloge d'eau est faite à-peu-près comme le sablier.

Mais toutes ces inventions étaient loin de valoir nos horloges et nos montres. On peut en voir par-tout, et il est bien plus aisé de s'en faire une idée en les voyant, que d'après une description.

Il y a deux sortes d'Horlogers, ceux qui font les roues, les mouvemens d'après le plan qu'on leur a

donné, et ceux qui inventent ; ces derniers ont besoin d'être instruits, de bien connaître la mécanique, et de savoir un peu de mathématiques et d'astronomie.

I. Im pri meur.



LEÇON VII.

I. Imprimeur.

L'Imprimerie est l'art conservateur de tous les arts; par elle on peut transmettre à d'autres siècles tout ce qui s'est passé non-seulement dans le nôtre, mais encore tous les procédés que nous employons dans les arts et les métiers qui nous sont connus; par elle on sauve de l'oubli les chefs-d'œuvre de l'esprit humain.

Apprenez bien vîte à lire; c'est un des plus grands plaisirs que vous vous procurerez, et vous vous mettrez à même de jouir de tout ce

que les hommes ont fait et imaginé de plus beau.

Il nous faudrait un livre entier pour expliquer ce que c'est que l'Imprimerie, et comment on est parvenu à l'inventer.

Chacune des lettres que vous voyez dans ce livre, est imprimée par une lettre qui se trouve en bosse au bout d'un petit morceau composé de plomb et d'étain : c'est ce qu'on appelle caractère : ce morceau de métal est long d'un pouce environ, et large comme la lettre qu'il imprime. Tous ces morceaux au bout desquels sont des *a*, des *b*, des *c*, sont plus ou moins épais, mais ont tous la même hauteur ; de manière qu'en les mettant les uns auprès des autres pour former d'abord

des mots, puis des lignes, et enfin des pages, ils se collent en quelque sorte, et ne font plus de chaque page qu'un bloc, quand on les a bien serrés.

On met les pages à côté les unes des autres, dans un châssis ou cadre de fer ; on les y serrè si bien, qu'elles ne forment plus qu'une planche : c'est cette espèce de planche qu'on place sous la presse, qu'on barbouille de noir, et qui imprime sur du papier humide les caractères, les mots, les lignes et les pages qu'on a composés.

Je ne vous donne là qu'une idée superficielle de la manière dont on imprime les livres ; mais j'espère que le peu que j'en ai dit vous fera

naître le desir de voir une imprimerie, et vous n'aurez pas perdu votre tems.

LEÇON VIII.

J. Jardinier.

Quand on est au milieu d'un beau jardin, entouré de fleurs ou de fruits, on serait tenté de croire que le jardinage n'est qu'un amusement. C'en serait un en effet, si l'on ne cultivait que des fleurs, et si l'on ne cueillait que des fruits ; mais quand il faut labourer, fumer et arroser la terre, le Jardinier qui ne fait que

J. Jar di ni er.



cela du matin au soir, sait seul quelles fatigues on éprouve pour parer et féconder un parterre et un potager. Ses travaux sont comme ceux du laboureur ; ils durent toute l'année.

Plusieurs grands hommes revenus des prestiges de l'ambition, se sont plu à cultiver leurs jardins ; mais ils n'en prenaient qu'à leur aise, et c'était alors un plaisir délicieux. Heureux qui cultive en paix et sans être commandé, un petit carré de terre, et qui se nourrit des fruits et des légumes qu'il ne doit qu'à ses soins ! Son repas doit lui être plus agréable que s'il l'avait payé autrement que par ses peines.

LEÇON IX.

J. Joueur de Gobelets.

Le Joueur de Gobelets est un homme qui amuse ceux qui sont oisifs, et qui étonne les ignorans.

Placé devant une petite table sur laquelle sont trois gobelets de fer-blanc, une petite baguette à la main, et un tablier à poche devant lui, c'est ainsi qu'il se présente sur les places publiques. Ecoutez-le ; il produit des merveilles, et il ferait volontiers croire qu'il est plus qu'un homme.

Toute sa science cependant se réduit à une grande souplesse dans

J. Jou eur de Go be lets.



les doigts et dans les mains. Sans que vous vous en aperceviez, il fait passer d'un gobelet à l'autre de petites et de grosses boules : il fait véritablement des choses étonnantes, mais très-naturelles ; et s'il vous montrait son secret, vous cesseriez d'être surpris.

Je profiterai de ce que nous disons, pour vous recommander de ne jamais rien voir que de naturel dans tout ce qui vous paraîtra même le plus extraordinaire.

Il y a des hommes qui sont plus adroits ou plus instruits que les autres, mais pas un d'eux ne peut rien faire que ce qui est permis au genre humain en général.

Si l'on voulait vous faire voir en

eux des sorciers, des magiciens, dites aux ignorans qui vous parleraient ainsi, qu'ils sont eux-mêmes de vrais imbécilles. Il n'y a ni sorciers, ni magiciens, ni revenans ; tout est naturel.



L. Lu net ti er.



LEÇON X.

L. Lunettier.

Vous avez peut-être ri quelquefois en voyant une paire de lunettes placée sur un nez d'une belle taille. Remercions cependant celui qui a inventé les lunettes ; il nous a rendu un bien grand service.

L'âge et les maladies affaiblissent nos yeux ; et sans les lunettes, les vieillards et ceux qui ont la vue faible, seraient obligés de renoncer à mille jouissances : le Lunettier leur donne, en quelque sorte, de nouveaux yeux, et les met à même

de jouir de la lecture, de travailler, et de voir encore tout ce qu'ils ont vu dans leur jeunesse.

On n'a pas seulement imaginé des lunettes pour les vieillards ; on a trouvé le moyen de faire des verres qui grossissent jusqu'à un million de fois les objets ; de manière qu'un cheveu paraît gros comme le bras d'un enfant. Ces instrumens s'appellent microscopes.

En plaçant des verres taillés exprès, dans un grand tuyau de carton, on a fait des lunettes d'approche qui font voir les personnes qui sont dans un grand éloignement, aussi distinctement que si elles étaient à côté de nous : on a fait des télescopes, avec lesquels on observe les astres, et qui font voir le soleil,

la lune, et les étoiles, sous des formes monstrueuses par leur grosseur.

Voyez combien de choses l'on doit à l'inventeur des lunettes !

LEÇON XI.

M. Meunier.

J'aime beaucoup à voir un joli moulin bien ombragé par des peupliers, des saules et des aulnaies, et placé sur le bord d'une petite rivière. Le bruit des écluses, celui du tictac du moulin, mêlé aux cris aigus des canards qui nagent sur les eaux, tout porte à mon ame des idées riantes. Je veux m'asseoir à l'ombre sur le bord de la rivière.

Vous voyez cette grande roue que l'eau fait tourner : eh bien ! elle fait tourner d'autres roues qui sont dans le moulin ; ces roues, à leur

M. Meû ni er.



tour, font tourner la meule, qui est une grande roue de pierre de la forme d'un fromage. Cette meule tourne rapidement sur une autre meule de pierre qui est en repos, et c'est en tournant ainsi qu'elle écrase et moud le blé.

Le blé écrasé et réduit en farine, tombe dans un grand coffre qui est couvert d'un tamis ou toile de crins ; ce tamis sans cesse agité par le morceau de bois qui fait tictac, laisse passer la farine dans le coffre, et rejette le son qui est trop gros dans un sac disposé pour le recevoir. Telle est à-peu-près la machine si utile qui fait la farine que le boulanger convertit en pain.

Le moulin à v ent est fait comme le moulin à eau ; la différence est

qu'il a de grandes aîles, au lieu d'une roue, et que c'est le vent qui les fait tourner.

Il y a aussi des moulins que l'on fait aller par le moyen des hommes ou des chevaux ; mais ils donnent beaucoup de fatigue, et font peu de profit.

N. Na vi ga teur.



LEÇON XII.

N. Navigateur.

Le Navigateur est celui qui traverse les mers dans un vaisseau, et qui se rend dans les pays éloignés.

Vous savez, sans doute, que la mer est une quantité immense d'eau, et que lorsqu'on est un peu éloigné du rivage, on ne voit plus que le ciel et les flots; jugez donc combien le premier qui s'avisa de traverser cet élément perfide devait être audacieux, sur-tout dans le tems où la navigation était loin d'être

aussi perfectionnée qu'elle l'est maintenant !

Un vaisseau est une espèce de bateau aussi grand qu'une maison fort grande et à plusieurs étages. Cet édifice, qui doit flotter sur les eaux, et qui peut faire le tour du monde, est si compliqué, que je ne puis vous en donner une description. On a bâti dans l'intérieur, des magasins, des chambres, des salles, et dans certains navires, on trouve jusqu'à trois étages. Pour remplacer les rames et l'aviron, on a élevé des mâts où l'on attache des voiles ; le vent enfle ces voiles, et fait ainsi glisser avec rapidité sur la mer le bâtiment entier.

Comme on est exposé à rester fort long-tems dans le voyage, et

qu'alors on est séparé du genre humain, il faut nécessairement prendre des précautions: le pain moisirait, on emporte du biscuit bien sec; on fait provision d'eau douce, parce que celle de la mer est trop amère pour qu'on en puisse faire usage; la viande fraîche se corromprait, on a en place des barrils de viande salée et des légumes secs; enfin, on arme bien le vaisseau pour pouvoir se défendre en cas de besoin. Alors on ne craint plus que les tempêtes, et l'on va visiter de nouveaux climats et de nouveaux peuples.

LEÇON XIII.

O. Orfévre.

L'Orfévre est celui qui fait et vend de l'argenterie, tels que des plats, des couverts, et des vases d'argent.

Un bon Orfévre doit non-seulement savoir couler l'or et l'argent, il doit encore savoir le ciseler, le polir, et en faire différens ornemens; il doit avoir une partie des connaissances nécessaires à un sculpteur: il faut qu'il sache modeler.

Rien n'est plus brillant que la boutique d'un Orfévre; c'est un

O. Or fè vre.



amas de richesses ; cependant l'Orfévre est loin d'être un homme essentiel à la société ; et ce n'est que lorsque l'on a tout ce qui est nécessaire, qu'on s'avise d'aller acheter dans sa boutique.

Le Tailleur et le Cordonnier, bien que dans une situation plus humble, sont plus utiles que lui ; parce qu'on se passe fort bien d'argenterie, et qu'on ne peut se passer d'habits ni de souliers.

LEÇON XIV.

P. Peintre.

Quel art charmant que celui qui peut fixer sous nos yeux les plus belles scènes de la nature, les actions qui honorent l'humanité, et la figure des personnes que nous chérissons le plus ! Quand la Peinture ne ferait que nous conserver les traits d'un père et d'une mère respectables, ceux d'un ami, d'un époux, d'un frère ou d'une sœur, elle serait encore au nombre des premiers arts.

Il y a plusieurs sortes de Peintres; mais on ne compte au rang des artistes que les Peintres d'histoire, ou

P. Pein tre.



ceux qui s'adonnent à faire revivre, par le tableau de leurs actions, les hommes qui ont joué un rôle sur la scène du monde. Il y a aussi les Peintres de paysage, de portraits, et les Peintres en miniature; les autres devraient être nommés barbouilleurs.

Q. Quincaillier.

Voulez-vous des couteaux, des ciseaux, des crayons, des peignes, des épingles, des aiguilles, et mille autres choses ? Allez chez le Quincaillier ; sa boutique en est fournie. Il réunit chez lui ce que mille ouvriers différens ont fabriqué ; son magasin est comme un réservoir où vient couler l'industrie d'une multitude de personnes, et où une foule de marchands viennent puiser.

Q. Quin cail ler.



R. Rô tis seur.



LEÇON XV.

R. Rotisseur.

Si vous ne voulez pas être tenté de devenir gourmand, ne mettez pas le pied dans la boutique du Rôtisseur.

Figurez-vous plusieurs broches qui tournent devant le foyer, plusieurs casseroles qu'on remue sur les fourneaux ; une odeur appétissante s'échappe de tous les côtés ; et comment résister ?

La vue est aussi flattée que l'odorat ; ici c'est un chapon ou une poularde qui se colore agréablement ; là, c'est un bon et gros din-

don, ou une file de perdrix armées de bardes de lard ; ailleurs, c'est une fricassée qui excite les desirs.

Ah ! si vous ne voulez pas devenir gourmand, n'entrez point chez le Rôtisseur.

S. Ser ru ri er.



LEÇON XVI.

S. Serrurier.

Le métal le plus utile n'est pas l'or, qu'on met au premier rang; c'est le fer. Avec le fer on fait une charrue, des outils, des vases, des armes; sans le fer, il y a mille choses nécessaires qu'il nous est impossible de faire.

Sans le fer, aurez-vous un couteau, des ciseaux, une faux, une faucille, des cloux? Sans le fer, pourrez-vous faire un vaisseau? Il faudrait donc renoncer à la navigation. Sans le fer, nous serions bien pauvres, et nous ne serions guère moins riches quand nous n'aurions ni or ni argent.

Les ouvriers qui travaillent le fer sont donc de la première nécessité. Nous ne parlerons ici que du Serrurier, que l'on appelle ainsi, parce qu'il fait des serrures.

Le Serrurier doit être le plus instruit de ceux qui mettent le fer en œuvre ; il faut qu'il soit mécanicien, et qu'il sache dessiner, pour inventer les ressorts qu'on lui demande, et pour donner de la grace à ses ouvrages. Dans ce cas, il n'est plus un simple ouvrier ; c'est un artiste.

T. Ton ne li er.



LEÇON XVII.

T. Tonnelier.

Les travaux du Tonnelier annoncent les vendanges. Lorsque le raisin commence à mûrir, c'est alors qu'il faut faire ou raccommoder les tonneaux : c'est le tems de l'ouvrage.

Vous avez assez vu de tonneaux pour deviner à-peu-près comment on les fait. Le Tonnelier fait encore des seaux, des baquets, des cuves, des barrils, et des barattes pour battre le beurre.

U. Usurier.

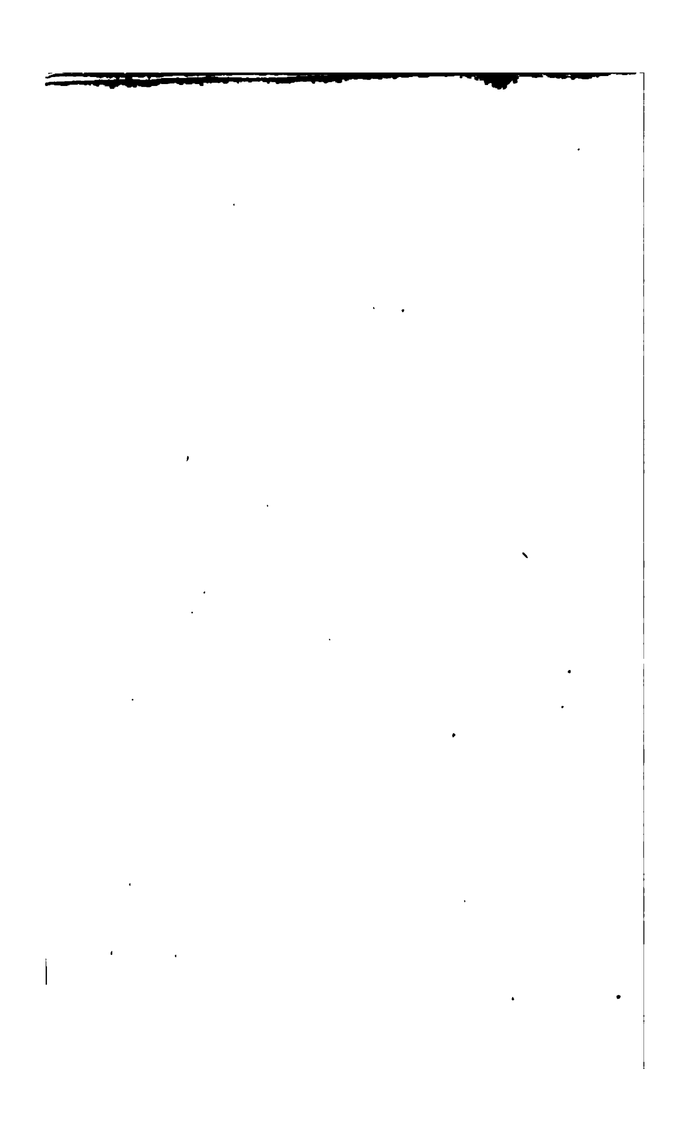
Nous allons vous parler d'un vilain homme et d'un vilain métier.

Sans doute, vous ne savez pas ce que c'est qu'un Usurier? Un Usurier est un homme qui prête son argent à ceux qui en ont besoin, mais qui le prête à condition qu'on lui donnera de forts intérêts, outre la somme qu'il a prêtée.

Il est permis de prêter son argent à un intérêt modéré; dans ce cas, on se rend même utile; mais il n'y a que les avares, les gens sans délicatesse, et, disons-le, sans probité, qui profitent du besoin d'un malheureux, et ne lui prêtent une

U. U su ri er.





somme d'argent que pour en retirer une beaucoup plus grosse que celle qu'ils lui ont prêtée.

On appelle intérêts, ce que l'on exige pour l'argent que l'on a prêté, et les intérêts se comptent par mois ou par an ; c'est-à-dire que si l'on prête cent francs pour une année, on exige pour l'intérêt de son argent, cinq, dix, vingt, ou trente francs, suivant que l'on est plus ou moins avide, plus ou moins honnête homme.

LEÇON XVIII.

V. Vendangeur.

Vive la vendange ! C'est un tems de joie et d'espérance. Dès que le raisin est bien mûr, on se répand dans les vignes, on coupe les grappes, on les met dans un panier qu'on vide dans des hottes ; ces hottes sont à leur tour vidées dans la cuve, qui est comme un demi-tonneau extrêmement grand.

Là, on laisse un peu le raisin se presser sous son propre poids, et ensuite des hommes montent dans la cuve et foulent les grappes pour en faire sortir le vin. Il y a au bas de

V. Vendangeur.



LEÇON XIX.

V. Vinaigrier.

Voulez-vous du vinaigre? Qui est-ce qui veut du vinaigre?

C'est ainsi que crie dans les rues le petit marchand de vinaigre, en poussant sa brouette devant lui.

Mais celui qui fait le vinaigre se tient ordinairement dans une boutique : il vend aussi de la moutarde.

Le mot vinaigre exprime la manière dont il est fait; car si vous en faites deux mots, vous aurez vin aigre; et c'est effectivement en faisant aigrir le vin qu'on produit le vinaigre.

V. Vi nai gri er.



Y. Yeux. O cu lis te.



Y. Yeux.

Nous avons cinq sens, ou cinq manières d'apercevoir, de sentir tout ce qui nous entoure, et les yeux sont les organes d'un de nos sens.

Nous entendons par nos oreilles ; nous goûtons avec notre langue ; nous flairons avec notre nez ; nous touchons avec tout notre corps, mais principalement avec nos mains ; et nous voyons avec nos yeux.

Les yeux expriment tout ce qui se passe en nous, nos desirs, nos passions, et c'est pour cela qu'on les appelle miroirs de l'ame.

Nos yeux sont, sans doute, ce

que nous devons soigner avec plus de vigilance ; car sans leur secours nous serions bien malheureux.

On nomme le médecin des yeux Oculiste.

LEÇON XX.

Des ARTS *et des* MÉTIERS.

Vous avez vu, par la description de quelques arts et de quelques métiers, comment les hommes savent faire servir tout à leur usage. Ce n'est que peu à peu que ces arts et ces métiers se sont perfectionnés, et en sont venus au point où nous les voyons.

Quand les hommes étaient encore sauvages, ils étaiént forcés de se servir des choses telles que la nature les leur présen ait : alors il n'y avait point de Tailleurs, et celui qui avait tué une grande bête, lui ôtait la peau

et s'en faisait aussi-tôt un habit, en la plaçant sans façon sur ses épaules; le seul soin qu'il prenait, était de mettre le poil en-dedans pour l'hiver et en-dehors pour l'été. Dans ces tems-là, il n'y avait non plus ni Boulangers, ni Pâtissiers ; on mangeait les fruits tels qu'on les cueillait aux arbres, et les racines telles qu'on les arrachait de la terre : souvent même le chasseur dévorait toute crue et moitié vivante la bête qu'il avait prise. On ne connaissait point alors les belles maisons que nous voyons par-tout; les hommes se contentaient d'un antre ou roche creusée pour demeure : quelquefois on bâtissait une méchante cahute avec des branches, de la paille, et de la boue.

Mais le besoin de se mieux vêtir, de se nourrir plus délicatement, et de se loger avec commodité, amena peu à peu les arts et les métiers ; et, à leur tour, les arts et les métiers adoucirent les mœurs et le caractère des hommes. On ne vit plus de vilains sauvages couverts d'une peau qui sentait mauvais, mangeant du gland ou de la chair crue, et couchant sur la mousse ou dans la boue : les hommes eurent de beaux et de bons habits, d'excellentes tables, et de belles maisons, où l'on ne craint pas l'hiver. Tels sont les bienfaits des arts et des métiers.

Vous voyez par-là combien il est important de s'instruire, et de savoir ou un art ou un métier pour être utile à ses semblables.

LEÇON XXI.

De la MONNAIE *d'Or & d'Argent.*

Quand les hommes étaient grossiers et ignorans, comme nous l'avons dit, ils échangeaient entre eux ce qu'ils avaient de trop pour avoir ce qui leur était nécessaire : ainsi celui qui avait plusieurs peaux allait trouver celui qui avait beaucoup de fruits ou de grains, et lui disait : Donne-moi des fruits ou du grain pour manger, et je te donnerai des peaux pour te vêtir. C'est ainsi qu'on achetait et qu'on vendait alors.

On sentit bientôt combien il était difficile de se procurer, par ce moyen, tout ce dont on avait besoin ;

on imagina quelque chose qui pût tenir lieu de fruits, de grains, ou de peaux ; c'est-à-dire, que l'on fit la monnaie ; d'abord elle fut en cuir, en pierre, en coquillages, etc. Ensuite, pour former cette monnaie, on prit les métaux les plus précieux, le cuivre, l'argent, et l'or. On en fit des pièces rondes, qu'on appela écus, francs, tout comme l'on voulut.

Ces écus facilitèrent bien mieux les marchés ; on ne porta plus ses peaux ou ses étoffes pour les échanger contre autre chose ; on les vendit pour de l'argent, et avec cet argent on eut tout ce qu'on desira.

Si on avait toujours fait des échanges, voici ce qui serait arrivé : j'aurais été, je suppose, avec des

habits chez le Boulanger pour avoir du pain ; le Boulanger m'aurait répondu : Je n'ai pas besoin d'habit, j'en ai plusieurs ; je veux un chapeau. Pour ôter cette difficulté, je lui donne de l'argent, je reçois en échange du pain ; le Boulanger, avec l'argent qu'il a reçu, achète un chapeau ; le Chapelier achète des souliers ; le Cordonnier paie le loyer de sa demeure, et ainsi de suite.

Vous comprenez par-là de quelle utilité sont pour les hommes l'or et l'argent.

LEÇON XXII.

LE COUCOU PARESSEUX.

Fable.

Les Coucous ramassent dans l'été de quoi vivre pendant l'hiver, qu'ils passent dans le creux d'un arbre. Un de ces oiseaux s'avisa de faire le paresseux, et de se réjouir pendant tout l'été. Amusons-nous, se disait-il ; quand l'hiver arrivera, j'irai trouver mes voisins ; ils auront pitié de moi ; ils me donneront de quoi me nourrir cet hiver, et j'aurai passé fort agréablement la belle saison, sans rien faire.

Avec cette belle réflexion de fainéant, il attendit tranquillement les premiers froids, qui se firent sentir plutôt qu'il ne l'aurait souhaité. Alors il s'en fut donc trouver ses voisins : ils avaient tous bonne provision pour l'hiver, mais chacun eut soin de dire qu'il n'en avait pas de trop, et renvoya notre paresseux, qui se retira, bien désolé, dans son trou, où il mourut de faim, comme il l'avait mérité.

Tel est toujours le sort des paresseux : ils meurent dans la misère, et finissent par sentir combien le travail est utile, quand il ne leur est plus possible d'y avoir recours.

LEÇON XXIII.

	Chiffr. Arab.	Chiffr. Rom.
Un	1	I.
Deux	2	II.
Trois	3	III.
Quatre	4	IV.
Cinq	5	V.
Six	6	VI.
Sept	7	VII.
Huit	8	VIII.
Neuf	9	IX.
Dix	10	X.
Onze	11	XI.
Douze	12	XII.
Treize	13	XIII.
Quatorze	14	XIV.

	Chiffr. Arab.	Chiffr. Rom.
Quinze	15	XV.
Seize	16	XVI.
Dix-sept	17	XVII.
Dix-huit	18	XVIII.
Dix-neuf	19	XIX.
Vingt	20	XX.
Trente	30	XXX.
Quarante	40	XXXX ou XL.
Cinquante	50	L.
Soixante	60	LX.
Soixante-dix	70	LXX.
Quatre-vingts ..	80	LXXX.
Quatre-vingt-dix	90	XC.
Cent	100	C.
Deux cents	200	CC.
Trois cents	300	CCC.
Quatre cents ..	400	CD.

	Chiffr. Arab.	Chiffr. Rom.
Cinq cents	500	D.
Six cents.	600	DC.
Sept cents.	700	DCC.
Huit cents	800	DCCC.
Neuf cents....	900	DCCCC.
Mille	1000	M.

FIN.

De l'Imprimerie de C. Spilsbury, Angel-court, Snow-hill.

